

A woman with vibrant red hair styled in a bun is shown in profile, looking down. She is wearing a rich red, off-the-shoulder gown with lace detailing on the sleeves and a full, tiered skirt. The background is a soft-focus forest with green foliage.

GRACE BURROWES

*Douglas*

LES LORDS SOLITAIRES

J'AI  
LU  
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS



## **Grace Burrowes**

Grace Burrowes est une auteure de romances historiques. Grande lectrice, elle a été rédactrice et éditrice, avant de devenir avocate spécialisée dans le droit familial. Elle est, avec Elizabeth Hoyt, une des romancières qui ont renouvelé le genre. Traduits dans le monde entier, ses romans ont conquis des milliers de lectrices. Auteure d'une trentaine de livres, elle a été finaliste à cinq reprises du prestigieux RITA Award et a reçu de nombreuses récompenses.



Douglas

*Du même auteur  
aux Éditions J'ai lu*

Le captif

*N° 11315*

Le traître

*N° 11405*

Le chef du clan

*N° 11488*

### **LES LORDS SOLITAIRES**

1 – Darius

*N° 11507*

2 – Nicolas

*N° 11553*

3 – Ethan

*N° 11578*

4 – Beckman

*N° 11773*

5 – Gabriel

*N° 11777*

6 – Gareth

*N° 11796*

7 – Andrew

*N° 12580*

### **LES FIANCÉES WINDHAM**

1 – Le charme caché du Highlander

*N° 12115*

2 – Un Écossais à Londres

*N° 12151*

3 – Un Gallois au cœur tendre

*N° 12337*

4 – Le prix d'un baiser

*N° 12432*

GRACE  
BURROWES

LES LORDS SOLITAIRES - 8

Douglas

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Élisabeth Luc*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première  
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,  
retrouvez-nous ici :

**[www.jailupouelle.com](http://www.jailupouelle.com)**

Abonnez-vous à notre newsletter  
et rejoignez-nous sur Facebook !

*Titre original*

Douglas: LORD OF HEARTACHE

*Éditeur original*

Published by Sourcebooks Casablanca,  
an imprint of Sourcebooks, Inc.

© Grace Burrowes, 2014

*Pour la traduction française*

© Éditions J'ai lu, 2019



*Aux hommes qui restent.*



# 1

L'enfant était petite, vulnérable, et en danger.

Tandis qu'il tirait sur les rênes de sa monture, Douglas Allen remarqua d'autres détails troublants.

Les garçons d'écurie rassemblés à l'entrée de la grange allaient et venaient, l'air affolé.

Une femme au teint anormalement pâle – la mère de l'enfant ? – se tenait au pied d'un énorme chêne. Elle semblait pétrifiée de peur. La fillette perchée sur une branche à plusieurs mètres du sol était aussi pâle que la femme.

— Rose, descends immédiatement, tu m'entends ? ordonna-t-elle d'un ton sévère.

— Je ne veux pas ! rétorqua la petite fille depuis les hauteurs.

Douglas n'était pas un expert en la matière, mais elle semblait n'avoir pas plus de cinq ans. Debout sur une branche, elle agrippait une autre branche au-dessus de sa tête. Elle avait tapé du pied pour souligner sa réponse, ce qui fit bouger son perchoir.

Douglas perçut le danger avant même de le voir – un bourdonnement insistant qu'il n'aurait pas entendu si le silence n'avait régné dans la cour.

Face à l'entêtement de la fillette, la femme crispa les poings.

— Rose, si tu n'arrives pas à descendre, accroche-toi à ta branche et ne bouge pas jusqu'à ce qu'on vienne te chercher, reprit-elle, s'efforçant visiblement de ne pas laisser son angoisse poindre dans sa voix.

— Vous m'aviez promis que je pourrais rester aussi longtemps que je voudrais.

D'un coup de pied, l'enfant déclencha un nouveau bourdonnement sinistre.

Non seulement la fillette n'avait pas conscience de la présence d'un nid de frelons à quelques mètres au-dessus d'elle, comprit Douglas, mais elle était bien incapable de redescendre. Elle avait beau essayer de sauver la face, il n'était pas dupe. Au cours des derniers mois, lui aussi avait dû plus d'une fois faire bonne figure.

Il ôta ses gants et les glissa dans la poche de sa veste, dont il se défit rapidement. Retroussant ses manches, il approcha son cheval du tronc d'arbre, prit le temps d'évaluer la situation. Après quoi, se dressant sur sa selle, il se hissa sur une branche basse.

— Mademoiselle Rose, lança-t-il de ce ton sans réplique qu'utilisait sa propre nurse autrefois, obéis à ta mère et reste aussi immobile qu'une statue jusqu'à ce que je te rejoigne, c'est compris ? Et je ne tolérerai plus la moindre insolence, ajouta-t-il tout en poursuivant sa progression. Et pas non plus de cri.

Il ne se trouvait plus qu'à un mètre de la fillette.

— Ne t'avise pas de refaire un caprice et de taper du pied. Ce n'est pas un comportement admissible pour une jeune fille de bonne famille !

Rose leva le pied, et il éprouva un regret fugace à l'idée que sa vie s'achève ainsi. Un regret et du ressentiment.

Au moins, il n'était pas soulagé, ce qui était encourageant.

L'enfant reposa le pied sur la branche et regarda Douglas en fronçant le nez.

— C'est quoi, un caprice ?

— Un caprice, répondit-il en trouvant un nouvel appui, c'est une saute d'humeur, un enfantillage, une petite colère. Viens par ici, que je te fasse descendre de cet arbre avant que ta mère ne concocte une punition digne de ton entêtement.

Elle obéit et s'accroupit afin qu'il la saisisse par la taille. Le soulagement de Douglas fut de courte durée, car le bourdonnement enfla de nouveau.

— Tu vas t'accrocher à mon dos comme un petit singe, dit-il calmement. Tiens-toi bien fort.

Rose se glissa dans son dos et enroula les jambes autour de son torse.

— Je voulais descendre, avoua-t-elle une fois installée. C'est la première fois que je monte aussi haut et je n'arrivais pas à regarder en bas pour trouver un moyen. Maman est très, très fâchée !

Elle appuya sa joue sur la nuque de Douglas et soupira.

— J'avais très peur.

Douglas se concentra sur sa tâche. Cela faisait des années qu'il n'avait pas escaladé un arbre. De plus, il n'avait pas eu de conversation avec un enfant depuis sa propre jeunesse.

Encore une idée morose au cours d'une journée morose.

— Tu pourrais expliquer à ta mère que tu étais coincée, suggéra-t-il comme il atteignait la base du tronc.

Il glissa sur son cheval, qui l'attendait, le fit volter et s'approcha de la mère avant de mettre pied à terre,

l'enfant toujours sur son dos. D'un geste souple, il l'attrapa et la cala sur sa hanche.

— Madame, j'ai là un bien qui vous appartient.

— Pardon, maman. J'étais... coincée.

Submergée par l'émotion, la fillette fondit en larmes.

— Oh, mon Dieu, Rose ! murmura la mère, qui, Douglas le constata avec effroi, s'était aussi mise à pleurer.

Elle tendit les bras à sa fille. Douglas s'avança dans l'intention de la lui remettre, mais la fillette resta blottie sur sa hanche tout en enlaçant sa mère, de sorte que les deux adultes se retrouvèrent très proches l'un de l'autre.

Rose ne semblait pas disposée à lâcher Douglas. Aussi, pour leur éviter de perdre l'équilibre et de s'affaler sur le sol, fut-il contraint d'entourer les épaules de la jeune femme. À sa grande surprise, elle se lova contre son flanc. Mère et fille se retrouvèrent dans ses bras, pleurant à chaudes larmes.

Douglas endura cette étreinte étrange en se disant qu'elles allaient vite se calmer. En attendant de pouvoir se libérer, il ressentit plusieurs impressions.

D'abord, la chaleur. Il avait oublié combien un corps humain pouvait être chaud. Ensuite, le parfum. La jeune femme embaumait la lavande et le romarin – une fragrance fraîche et fleurie. Tandis que les cheveux de l'enfant, qui lui chatouillaient le nez, sentaient le savon, le grand air et la petite fille. Douglas découvrait que les petites filles avaient une odeur qui leur était propre.

L'impression finale, la plus troublante, était le plaisir indéniable que la proximité de cette femme aux courbes sensuelles lui procurait. S'il ne s'en voulut nullement, il ne s'autorisa pas toutefois à explorer plus avant cette sensation.

Réprimant un soupir, elle s'écarta enfin, laissant Rose accrochée au torse de Douglas.

— Monsieur, je ne sais comment vous remercier. À qui ai-je l'honneur ?

Rose parut enfin disposée à retrouver la terre ferme, mais elle le surprit en glissant sa main dans la sienne. La mère et l'enfant affichaient la même expression émue, au point qu'il rechigna à lâcher la main de la petite. Après tout, elle venait de subir une épreuve.

— Douglas Allen, répondit-il en s'inclinant, vicomte Amery, pour vous servir.

— Mlle Guenièvre Hollister, se présenta-t-elle en esquissant une révérence.

Puis elle sortit un mouchoir de sa poche et entreprit d'essuyer les joues de sa fille.

— Puis-je vous inviter à prendre le thé à la maison, Votre Grâce ?

— Volontiers.

Sans lâcher la main de Rose, il posa sa veste sur son épaule. Alors qu'ils se dirigeaient vers la maison, Mlle Hollister foudroya du regard les garçons d'écurie.

— Pour l'amour du ciel, Ezra, prenez le cheval du vicomte et occupez-vous de ce nid de frelons au plus vite !

Douglas pour sa part s'efforçait d'adapter son pas à celui de la fillette.

— Vous pourriez me porter, suggéra-t-elle en levant les yeux vers lui comme si elle avait deviné ses pensées.

Elle avait une masse de boucles brunes et un regard vert innocent.

— Rose ! la gronda aussitôt sa mère.

Douglas hissa l'enfant sur sa hanche.

— Nous prendrons le thé plus vite, fit-il remarquer.

L'enfant posa la tête sur son épaule avec un soupir, et il regretta de s'être montré aussi complice de ses manigances. Décidément, cette petite ne manquait pas de toupet ! Sur le perron de la maison, sa mère la confia à un valet afin qu'il l'emmène auprès de sa gouvernante, en attendant qu'elle lui inflige une sanction.

Au milieu de l'escalier, Rose s'arrêta et adressa un signe de la main à Douglas. Pris de court, il lui répondit en s'inclinant légèrement.

Ce geste n'échappa pas à *Mlle* Hollister – comme elle s'était si audacieusement présentée – qui se garda toutefois de commenter.

— Par ici, je vous prie.

Elle le précéda dans un couloir qui menait à un petit salon situé à l'arrière de la bâtisse. Tandis qu'elle sonnait pour le thé, Douglas déroula ses manches de chemise et balaya la pièce du regard.

Elle était plus confortable qu'élégante, avec un petit divan en velours bleu devant une fenêtre, face à la cheminée, et deux fauteuils capitonnés séparés par une table en chêne blond. Près du feu, un fauteuil à bascule rustique était orienté vers le milieu de la pièce.

Le silence était tombé entre Douglas et son hôtesse tandis qu'il examinait la pièce. Assise dans un fauteuil, elle l'observait avec une curiosité polie.

— Je vous en prie, dit-elle en lui indiquant un siège. Je me suis permis de demander que l'on nous serve une collation. Il est presque l'heure de déjeuner et, si je ne m'abuse, vous arrivez de Londres.

— Vous ne vous abusez pas, confirma-t-il en s'installant dans l'autre fauteuil.

*Mlle* Hollister esquissa un sourire triste suggérant qu'elle aurait volontiers échangé quelques



plaisanteries avec un homme qui détestait manifestement les mondanités.

— Je sais que nos familles sont liées, reprit-elle, mais je ne saisis pas pour quelle raison vous me feriez l'honneur d'une visite. Cela dit, vous êtes le bienvenu.

Elle baissa les yeux. Douglas redouta un instant qu'elle ne se remette à pleurer en pensant aux conséquences s'il n'était pas venu.

— Mademoiselle Hollister, votre fille est saine et sauve, et je suis certain qu'un garçon d'écurie l'aurait secourue si je n'étais pas intervenu. Ne vous appesantissez pas sur ce qui a failli arriver.

Mlle Hollister lui sourit, avec plus de chaleur cette fois, puis se leva pour prendre le plateau de thé des mains de la domestique qui venait d'entrer.

Douglas s'efforça de se ressaisir. Ce sourire l'avait déstabilisé. Au début, la jeune femme lui avait paru assez banale avec ses traits tirés par l'inquiétude. En l'étudiant avec attention, cependant, il se rendit compte qu'elle cherchait à atténuer sa féminité.

Sa chevelure soyeuse d'un joli châtain doré était attachée en un chignon sévère. Elle portait une robe marron dénuée de la moindre fioriture, dont le col haut et les longues manches laissaient peu de place à l'imagination. En revanche, elle ne pouvait dissimuler ses grands yeux verts en amande, ses pommettes hautes et ses lèvres pulpeuses. Et si sévère que soit la coupe de sa robe, elle ne pouvait pas non plus effacer ses courbes généreuses.

— Comment prenez-vous votre thé, milord ?

Sa voix était douce et mélodieuse, mais ses mains tremblaient légèrement tandis qu'elle s'affairait avec la théière en porcelaine ornée de roses.

Elle ne semblait pas femme à apprécier les services en argent, ce qui n'était pas anodin pour un homme ayant vendu presque toute son argenterie.

— Fort, avec trois sucres et sans lait.

Un silence suivit, qu'il était censé combler.

— Vous êtes toujours aussi sérieux ?

— J'ai des raisons de l'être, répliqua-t-il en s'emparant de la tasse qu'elle lui tendait.

Leurs doigts se frôlèrent. La jeune femme s'empourpra légèrement. Une réaction étrange pour une personne de son rang.

— J'avoue que je suis intriguée, dit-elle. Vous êtes le beau-frère de la femme de mon cousin, si je ne me trompe. Or, je ne sais pas quelle est votre... situation. Voulez-vous un sandwich ?

Elle lui en offrit deux, généreusement garnis de bœuf rôti, comme si elle savait qu'il n'avait rien avalé depuis le petit déjeuner et que la journée avait été longue. Il observa son assiette, le temps de formuler une réponse.

— Mon défunt frère était marié avec Astrid Alexander, qui est à présent l'épouse de votre cousin Andrew, lord Greymoor. Elle est donc sa comtesse. Je trouve curieux que vous et moi n'ayons pas été présentés, mais j'ai cru comprendre que vous préfériez la vie à la campagne.

Avec son enfant illégitime, songea-t-il, en se gardant de la mentionner.

— Greymoor vous a sans doute précisé que j'étais sa régisseuse, ici, à Enfield, dit-elle après avoir bu une gorgée de thé. À moins qu'il ne m'ait qualifiée de châtelaine s'il était d'humeur galante.

En voyant Douglas dévorer son premier sandwich, elle alla dire quelques mots au valet qui montait la garde dans le couloir.

Douglas attendit qu'elle reprenne place face à lui.

— Mademoiselle Hollister, j'ignore ce que votre cousin vous a raconté à mon sujet, toutefois, si je suis sérieux, pour reprendre votre propre terme, c'est parce que je suis venu solliciter votre aide.

La jeune femme contempla sa tasse avec un calme olympien.

— Je vous suis redevable, milord. Quoi que je puisse faire pour vous aider, ce sera un honneur.

Conscient qu'il ne pouvait espérer de réponse plus encourageante, Douglas se lança dans le discours qu'il avait préparé :

— Votre cousin a été impressionné par vos capacités à gérer ce domaine en tant que régisseuse. À l'en croire, vous lui avez enseigné, ainsi qu'à son frère, Heathgate, toutes les ficelles d'une gestion rentable.

Il ne s'agissait en rien de flagornerie. Il se contentait d'énoncer un fait. Pourtant, son hôtesse parut gênée, presque intimidée. Sa beauté n'en fut que rehaussée, créant l'illusion d'une innocence qui donna à Douglas envie de... d'enfouir son visage au creux de son cou, de respirer le parfum de sa peau et de ses cheveux, de venir à bout de sa réserve et de badiner.

Quelle mouche le piquait ? Douglas chassa vite ces pensées et se ressaisit comme il aurait donné un coup de cravache à un cheval rétif.

— Mon cousin exagère, répondit Mlle Hollister. Enfield prospérait quand notre grand-père tenait les rênes. Je me suis contentée de maintenir une organisation efficace, ce qui me procure beaucoup de satisfaction.

Douglas se la rappela donnant des ordres aux garçons d'écurie. À l'évidence, elle se considérait comme la maîtresse des lieux. Elle était à la fois le maître et la maîtresse des lieux, en réalité.

— J'espère, dit-il en tendant la main vers la théière pour se resservir, que votre cousin...

Mlle Hollister posa sa main sur la sienne, qui venait de se refermer sur l'anse. Aussitôt, Douglas recula et laissa tomber sa main.

— Je vous demande pardon, dit-il en espérant ne pas avoir rougi. Je suis célibataire et habitué à me débrouiller seul. Voulez-vous me verser un peu de thé, s'il vous plaît ?

— Vous disiez ? fit-elle en ajoutant trois sucres dans sa tasse.

Douglas prit soin d'éviter tout contact physique lorsqu'il saisit celle-ci. Étant venu pour l'implorer, il avait besoin de prendre des forces.

— J'espère que votre cousin n'a pas exagéré vos compétences, car j'ai grand besoin d'un régisseur compétent. Il me semble du reste que Greymoor a évoqué ma situation dans sa lettre d'introduction.

— Nous sommes en pleine récolte des pommes, milord, et j'avoue que je n'ai guère accordé d'attention à mon courrier, ces derniers jours.

Sous ses allures sages, elle avait sans doute passé ses journées à sillonner les vergers, peut-être même à grimper à des échelles sans porter de chapeau pour protéger son teint de porcelaine du soleil...

Mais il s'égarait.

— Madame, avec votre permission, je vais vous exposer en détail...

Le valet réapparut avec un plateau de pâtisseries délicates que Douglas aurait pu engloutir en deux bouchées.

Sans lui demander son avis, Mlle Hollister en déposa quatre sur une assiette qu'elle lui tendit.

— Ne vous privez pas de céder à la gourmandise, milord, commenta-t-elle avec ce sourire qu'il trouvait charmant.

— Je vous remercie.

Comment un homme était-il censé réfléchir, s'exprimer avec aisance, tout en se débattant avec des pâtisseries, une tasse de thé, et sans se laisser troubler par ce sourire ?

La jeune femme se contenta d'un petit gâteau au chocolat dont elle huma brièvement le parfum avant de mordre dedans. Levant les yeux, elle surprit le regard de Douglas.

— Milord ?

Il n'avait pas souvenir qu'elle lui ait posé une question. Pas plus qu'il ne se rappelait la dernière fois qu'il avait ressenti un tel intérêt pour une femme en train de grignoter. Sans parler de fascination.

— Pardonnez-moi, dit-il en s'adossant à son siège. Je vous expliquais que j'avais besoin d'un régisseur compétent et que mon cousin m'avait conseillé de faire appel à vous.

Il avait même chanté les louanges de la jeune femme.

Elle afficha une expression pensive avant de répondre :

— Voilà qui m'étonne, milord. Andrew et Gareth, enfin Greymoor et Heathgate, savent à quel point je suis attachée à ce domaine. C'est plus qu'un simple lieu de travail, à mes yeux. J'y suis chez moi, de même que Rose. Andrew est d'accord pour que je reste à Enfield à vie. Il ne peut ni me vendre ni me céder la propriété, car celle-ci est un bien inaliénable. Enfield ne lui est toutefois d'aucune utilité et il est en train de négocier avec son notaire pour que Rose puisse y demeurer sa vie durant, elle aussi. Et puis, les régisseurs sont rarement des femmes, sauf si elles gèrent leurs propres terres.

S'il était admis qu'une veuve prenne ses affaires en main, une lady ne le pouvait en aucun cas.

Douglas ignorait ce fait fondamental, et s'efforça de se désintéresser des gâteaux qui restaient sur le plateau.

— Je n'étais pas au courant de ces arrangements légaux entre lord Greymoor et vous. Et je ne souhaite pas vous proposer un poste définitif.

La jeune femme déposa quelques gâteaux sur son assiette et la lui tendit de nouveau.

— Et quel genre de poste offrez-vous ?

— J'ai besoin d'un conseiller, répondit Douglas, déterminé à mener à bien sa mission sans se laisser distraire par son assiette ou son hôtesse. Lord Greymoor propose de me vendre son domaine du Sussex à un prix plus que raisonnable. J'ai besoin d'une évaluation de la valeur réelle de ces terres. Greymoor m'a parlé de vous en termes élogieux. Votre cousin Heathgate aussi, or, il se trouve que nous avons un lien familial, quoique lointain.

En vérité, Douglas n'aurait jamais songé à demander des conseils à une femme dans quelque domaine d'importance. Cela dit, il n'accordait guère sa confiance aux hommes non plus.

— Cela impliquerait-il un déplacement dans le Sussex ?

Douglas mordit dans un gâteau au chocolat, ne serait-ce que pour gagner un peu de temps.

— À votre convenance, naturellement.

Elle plissa le front.

— Il ne m'est pas possible d'accéder à votre requête, milord, je regrette.

Un silence suivit. Douglas rechignait à implorer une femme pour obtenir son aide.

— Vous ne m'accordez pas au moins un entretien ? risqua-t-il poliment, comme si ce projet n'était pas la dernière chance d'un homme aux abois.

— Vous pouvez vous expliquer à loisir, milord, je ne changerai pas d'avis.

Il souhaitait s'expliquer, mais il avait soudain envie de se dégourdir les jambes. Il gagna donc la fenêtre, et croisa les mains dans le dos.

— Mes finances... les finances de ma famille, plutôt, ne sont pas ce qu'elles devraient être.

Il préférerait tourner le dos à son hôtesse, à ses gâteaux... et à son sourire.

— Mon père et mon frère avant moi ont mal géré leurs biens, résultat, nous sommes lourdement endettés. Je n'ai aucune envie de dévoiler cette situation fâcheuse à quelque juriste ou homme d'affaires dont la discrétion n'est que professionnelle.

Mlle Hollister garda le silence. Douglas poursuivit péniblement, accablé par le deuil d'un frère aîné qui avait dilapidé leur fortune et un frère cadet qui avait tenté de le spolier de son héritage.

— Lord Greymoor m'a suggéré de lui acheter ce domaine du Sussex, dit-il, revenant au sujet qui le préoccupait. Il assure que ce serait une bonne affaire et pense que je peux le faire prospérer davantage. Je me pose toutefois une question : si ces terres sont si riches, pourquoi me les céderait-il ?

Sans se retourner, il leva la main pour empêcher son hôtesse de faire un commentaire.

— Vous pensez sans doute que, lord Greymoor étant un homme honnête, il m'offre simplement une chance de renflouer mes caisses et de rembourser mes dettes, notamment au sein de ma famille. C'est peut-être le cas, mais je n'ai pas les moyens de me fier à sa générosité. En vérité, je ne peux me permettre de faire confiance qu'à mes propres yeux et à mon expérience.

— Et pourtant, vous êtes prêt à vous fier à mon opinion quant au potentiel de ce domaine ?

— Non, répondit Douglas en pivotant pour lui faire face.

Assise devant son service en porcelaine, Mlle Hollister était la sérénité incarnée.

— Pas entièrement. J'aimerais avoir votre opinion et la comparer à ma propre évaluation. Je ne suis pas stupide, mademoiselle Hollister.

En revanche, il ne connaissait pas grand-chose en matière d'administration de domaine. En outre, il était orgueilleux et prêt à tout pour éviter de supplier cette femme.

Elle scruta sa tasse comme si elle y cherchait une réponse.

— Milord, je ne peux vous aider. La confiance de mes cousins me flatte, il m'est toutefois impossible de m'absenter d'Enfield.

Il crut qu'elle allait développer, or elle se contenta de le balayer du regard. Douglas savait ce qu'elle voyait : un grand type élancé dont les cheveux blonds étaient attachés en catogan tant ils étaient indisciplinés et dont les yeux bleus étaient cernés, car il avait souvent du mal à trouver le sommeil.

On lui avait dit qu'il avait une bouche sensuelle, même s'il ne voyait pas vraiment ce que cela signifiait. Pour lui, sa bouche énonçait des paroles et ingurgitait des aliments, et il ne lui en demandait pas davantage.

En l'occurrence, il peinait à convaincre son hôtesse, ce qu'il trouvait pénible.

— Vous avez été honnête avec moi, déclara-t-elle finalement. J'en ferai donc autant. Je ne veux pas quitter Enfield, milord. Jamais. Ni pour un mois dans le Sussex ou une semaine à Londres. Je suis très bien ici.

Si sa déclaration était on ne peut plus claire, elle semblait toutefois rechigner à décliner sa



proposition. Peut-être n'était-elle pas enchantée à l'idée d'être recluse à la campagne avec une enfant illégitime. Sa requête n'était certes pas conventionnelle, mais le travail de régisseuse de Mlle Hollister ne l'était pas davantage.

Sa robe très sobre, sa coiffure austère, l'absence de bijoux lui donnaient des airs de dame patronnesse. Peut-être était-elle soucieuse des apparences en dépit – ou à cause ? – de ce passé, justement.

— Si cela vous arrange, articula-t-il lentement, nous pourrions voyager en tant que mari et femme, sous un nom d'emprunt. Je ne compte pas séjourner longtemps dans le Sussex.

— Voyager ensemble en tant que mari et...

Elle posa sa tasse bruyamment, sans plus chercher à jouer les hôtes polies.

— Comment dois-je prendre cette insulte équivoque, lord Amery ? Vous croyez que, parce que je suis mère, je ne suis pas digne de la courtoisie que mérite toute femme ?

Elle se leva, et Douglas nota que, en plus de ses autres attributs, elle était grande. S'il aimait les femmes grandes – avec elles, il se sentait moins lourd – il les préférerait calmes.

— Pensez-vous, milord, poursuivit-elle d'un ton cassant, que mon cousin tolérerait un arrangement aussi inconvenant ?

Sur ces mots, elle fit volte-face dans un bruissement de jupons et se dirigea vers la porte. Douglas, qui s'était levé, la rattrapa. Alors qu'elle tendait la main vers la poignée, il referma le battant.

Il demeura ainsi, le bras tendu au-dessus de l'épaule de la jeune femme, la paume à plat sur le bois.

— Je vous demande pardon, madame, si je vous ai insultée de quelque façon que ce soit, dit-il à

voix basse, car ses lèvres étaient tout près de son oreille. Telle n'était pas mon intention, au contraire. Acceptez-vous de m'écouter jusqu'au bout ?

Il s'écarta d'elle, furieux qu'elle ait réagi de manière aussi disproportionnée. Greymoor l'avait pourtant prévenu qu'elle était à fleur de peau, et qu'elle avait été sans doute victime de violences de la part du père de sa fille. Douglas songea à ce dernier commentaire tandis qu'il regardait Mlle Hollister reprendre sa place, le dos raide, les yeux anormalement brillants.

Il demeura debout, car elle ne l'avait pas invité à se rasseoir.

— Je vous demande pardon, répéta-t-il. J'ai grand besoin de vos compétences et je ne faisais que suggérer une solution simple pour vous convaincre, rien de plus. Si vous connaissez un moyen de voyager ensemble qui vous convienne davantage, n'hésitez pas à m'en faire part. J'avoue que je n'ai pas d'autre idée.

— J'accepte vos excuses, rétorqua-t-elle froidement. Veuillez vous asseoir, milord. Du moins, si vous avez autre chose à me dire.

Il était clair qu'elle souhaitait qu'il prenne congé, pourtant, elle demeurait courtoise. Et Douglas eut honte de ses idées préconçues sur les femmes déchues – non qu'il en ait rencontré beaucoup.

— Je tiens à vous faire part d'un autre élément, dit-il en s'installant dans le fauteuil à bascule pour garder ses distances avec les pâtisseries.

L'approche pragmatique ayant échoué, il ne lui restait que les arguments plus... délicats. Indignes quoique honnêtes.

— Ma famille se trouve dans une situation pour le moins... difficile, avoua-t-il. Mon frère aîné était un être frivole et malheureux, mon cadet ne valait pas mieux et ma mère ne sort plus de chez elle. Je

suis le dernier de ma lignée à rester debout et nos finances sont calamiteuses. J'ai besoin...

Il avait surtout besoin de se taire. Il détourna les yeux et, l'espace d'un instant, laissa sans doute entrevoir sa fatigue, son chagrin et sa solitude. Il se ressaisit et s'efforça d'afficher une expression neutre. Brisant le silence, son hôtesse déclara :

— Vous avez besoin de ce que j'ai ici. Un sanctuaire.

Soulagé de ne pas avoir à s'expliquer davantage, il se sentit néanmoins gêné.

— Un endroit, confirma-t-il d'un ton nostalgique, où me reconstruire, prendre un nouveau départ. Je n'ai malheureusement guère d'expérience de la terre et le domaine familial n'est qu'un manoir doté d'une ferme. Je ne peux financer les services d'un inspecteur. Cet achat dans le Sussex...

Il s'interrompit.

— Vous avez sauvé la vie de ma fille, reconnut Mlle Hollister. Alors que vous ne la connaissiez pas. Sa mère et son entourage n'ont pas réussi à assurer sa sécurité. Je vous suis redevable.

De toute évidence, ces paroles ne lui venaient pas facilement, Douglas la laissa cependant poursuivre. Il observa la tasse qu'elle tenait à la main – une tasse en porcelaine d'un vert délicat sur laquelle étaient dessinées des licornes blanches.

Fragile, bizarre et cependant exquise.

— Parce que je vous suis redevable, milord, et parce que je ne souhaite pas avoir une dette envers un homme, je vais accéder à votre demande. J'irai dans le Sussex pour inspecter votre propriété et je vous offrirai mes conseils, gracieusement, bien sûr, puisque nous sommes parents par alliance. Toutefois, je poserai quelques conditions.

Il hocha la tête et reprit espoir.

Elle prit une inspiration et agrippa les accoudoirs de son fauteuil comme si quelque brigand risquait d'apparaître. En revanche, elle déclara d'un ton assuré :

— Je ne viendrai pas en tant que régisseuse. Je me ferai passer pour... je ne sais pas, votre cousine, par exemple. Pas votre épouse. Jamais. Rose nous accompagnera et nous voyagerons le plus discrètement possible. Vous me procurerez un chaperon. Je pense que ma tante, lady Heathgate, ferait l'affaire. Nous sommes d'accord ? conclut-elle en le regardant droit dans les yeux.

Douglas était atteint dans sa fierté, cela dit la jeune femme acceptait de l'aider. Il lui suffisait de faire preuve d'un peu d'humilité pour savoir si l'espoir qui l'avait envahi lorsque Greymoor avait fait sa proposition avait des raisons d'être.

— Nous sommes d'accord, mademoiselle Hollister.

Peu après, il se leva pour prendre congé. Il se serait incliné sur sa main, mais elle s'affairait sur le plateau. Finalement, elle lui tendit une serviette.

— Emportez donc vos gâteaux, milord. J'en ai suffisamment et Rose n'en mangera pas de sitôt.

Il accepta la serviette qu'il glissa dans la poche de sa veste. Mlle Hollister demanda qu'on aille chercher son cheval. Alors qu'il s'attendait qu'elle le laisse à la porte, elle l'accompagna sur le perron pour lui tenir compagnie en attendant sa monture.

— Je passerai vous voir demain pour évoquer les détails de notre voyage, dit-il comme Ezra, le garçon d'écurie, apparaissait. Ce soir, je suis invité chez votre cousin, le marquis de Heathgate. Et, mademoiselle Hollister ?

Elle détourna les yeux du hongre imposant qui avait obéi à son maître et avancé vers un arbre plein de frelons sans rechigner.

— Oui, milord ?

— Rose... ne soyez pas trop sévère avec elle. Elle a eu très peur, même si elle est trop fière pour l'admettre. C'est une enfant innocente. Comment lui en vouloir ?

Sur ce, il descendit les marches sans lui laisser le temps de répondre. Après tout, que savait-il des enfants et de l'innocence ?

— Disons 10 heures, demain ? proposa-t-il une fois en selle.

— Si vous souhaitez vraiment apprendre à gérer un domaine, milord, il faut profiter au mieux de votre temps. Soyez présent au lever du soleil si vous le pouvez, enfiler des vêtements confortables et préparez-vous à passer la journée en selle.

— Vos désirs sont des ordres, madame.

Il la salua avec sa cravache, fit volter Regis et descendit l'allée au petit trot.

Dès qu'il fut hors de vue, il mit sa monture au pas, sortit de sa poche les gâteaux offerts par Mlle Hollister et les dévora à belles dents.

Gwen regarda Douglas, lord Amery, s'éloigner au trot. Quoique contrariée par cette entrevue, elle ne put s'empêcher de remarquer qu'il avait fière allure sur sa monture.

Si Rose n'avait pas grimpé dans cet arbre, Douglas Allen ne lui aurait jamais soutiré cet accord. À cause de cette bêtise toutefois, elle pourrait en ce moment même être allongée sur son lit de mort, défigurée. L'espace d'un instant, Amery avait semblé si... désespéré. Comme elle-même l'était si souvent. Et il n'avait même pas l'amour d'un enfant pour le consoler.

Douglas Allen avait cependant la capacité de mener à bien sa prochaine mission, et un homme

déterminé à trouver le salut dans la terre ne pouvait être dépourvu de qualités. Il avait aussi raison sur un point : Rose avait eu une peur bleue et avait été incapable d'appeler à l'aide. Gwen ne connaissait que trop bien ce sentiment et se refusait à juger quiconque endurait la même épreuve.

## 2

— Pourquoi avez-vous des veaux à l'automne ? s'enquit Amery.

— Quelques veaux, rectifia Gwen. Pour une génisse plus âgée ou plus lente à mûrir, ces six mois qui précèdent la première mise bas sont une bénédiction. L'herbe d'automne est riche et le temps plus frais est bon pour les petits, bien plus que la chaleur estivale. En outre, nous ne subissons pas l'abondance du marché de printemps. Les prix n'en sont que plus élevés. Il en va de même pour les agneaux d'automne, quand les brebis et les béliers se montrent coopératifs.

Ils étaient à cheval, ce qui rendait cette conversation sur les saillies moins embarrassante, du moins pour Gwen.

— Si c'est une bonne idée, pourquoi ne pas avoir tous les veaux en automne ?

Elle eut envie de lui répondre que les taureaux risquaient de dépérir si on les limitait à une saison de reproduction, mais il afficherait cet air contrarié, entre effarement et déception.

— Nous avons deux saisons de mises bas pour étaler les risques.

— C'est-à-dire ?

Il ne cessait de lui demander des explications à tout propos. Il avait visiblement soif de savoir. Toutefois, s'il n'avait flatté l'encolure de sa monture de temps à autre, elle aurait eu l'impression de chevaucher avec un automate.

— Les risques sont omniprésents sur une exploitation agricole.

Elle préférait largement ces dangers à ceux qu'elle devrait affronter si elle s'aventurait de nouveau dans la bonne société.

— L'été, la sécheresse menace. Heureusement, il existe l'irrigation. En hiver, le froid peut être mordant. On y remédie en rentrant du foin et en construisant des abris. Au cas où la récolte de blé ne serait pas bonne, on plante du maïs. Il faut savoir se jouer de la nature et prier pour que le temps soit clément.

Amery garda le silence, ce qui lui arrivait souvent. Il semblait réfléchir, peser le pour et le contre en permanence.

— Vous êtes attachée à ce domaine, observa-t-il alors qu'ils pénétraient dans l'écurie, en milieu de journée.

— Je suis ici chez moi, milord.

Il avait mis pied à terre alors que la jeune femme demeurait en selle pour répondre à la question d'un palefrenier à propos d'un cheval qui boitait. Lorsqu'elle dégagea son genou de la selle en amazone, Amery se posta près d'elle.

Elle se garda de le repousser de peur de le vexer en refusant son aide, voire de le blesser. Elle posa donc les mains sur ses épaules. Il la souleva aisément et lorsqu'il la déposa sur le sol, elle se retrouva coincée entre son cheval et lui. Elle demeura immobile, n'osant ni reculer ni croiser son regard. Son



parfum boisé était troublant, et sa haute taille appréciable.

— Je crois, mademoiselle Hollister, que la réponse habituelle, dans cette situation, est « merci, monsieur ».

Il avait toujours les mains sur sa taille, et elle se rendit compte que les siennes s'attardaient sur ses larges épaules.

— Merci, milord, murmura-t-elle comme il reculait enfin.

— Je vous en prie.

Spontanément, il lui offrit son bras. Elle hésita suffisamment longtemps pour qu'il s'en aperçoive. Il régla le problème en lui prenant la main et en la glissant au creux de son bras.

— Mademoiselle Hollister, les choses seraient plus simples si vous vous rappeliez que je suis un gentleman, dit-il tandis qu'ils se mettaient en marche. J'aboie, mais je ne mords pas. Je ne m'impose pas à une dame sans son consentement ; et à cause de mon titre, les femmes qui accueillent chaleureusement mes attentions sont nombreuses.

Ce sermon laissa Gwen tiraillée entre l'indignation et une envie irrépressible de fuir.

Malheureusement, elle avait promis à cet homme de l'aider. Et après tout, il lui était plus facile de laisser sa main sur son bras qu'il ne l'avait été pour lui de grimper dans un arbre infesté de frelons.

— Je vous demande pardon, milord. Je n'ai guère l'habitude d'être en compagnie d'un homme. Je ne voulais pas vous offenser.

Elle n'avait pas non plus l'habitude de justifier ses réactions et encore moins de s'en excuser – un peu comme une douairière figée dans sa routine et un peu dure d'oreille.

Comment diable en était-elle arrivée là ?